

# la dramatique vie de marie r.

marie reverdy

---

## Le conditionnel et l'angoisse

Il nous tardait de changer d'année ! On voulait l'ivresse, certes, mais sans la gueule de bois, manière de dire que 2016 ne sera pas 2015. On souhaitait que personne n'ait l'alcool mauvais ou le vin triste, on voulait seulement l'ivresse, la transe de l'ivresse, quelque peu dionysiaque, le transport, l'euphorie ; autrement dit, on voulait le Rausch, comme diraient nos voisins allemands.

*Rausch* est le titre d'une pièce de Falk Richter, traduite en français par *Ivresse*. Mais la traduction ne me satisfait pas, elle ne recouvre pas l'exact territoire du concept allemand. L'ivresse française nous raconte la perte de contrôle, de raison, et de conscience : on peut, en français, être ivre-mort. Le Rausch allemand, en revanche, suppose la pleine conscience de cet état second afin d'en mesurer la saveur. C'est peut-être cette différence radicale qui nous trompe dans notre lecture de cette pièce de Falk Richter.

Tout commence par l'incertitude d'un conditionnel, un « j'aimerais tellement », qui se prolonge par le souhait capital d'un « SANS ANGOISSE », que le choix de la police, capitale également, redouble. Première page, dix lignes à peine, et mon esprit vagabonde devant cette étrange alliance, car il me semble bien que le conditionnel est le mode même de l'angoisse, distincte de l'anxiété ou de la peur. Heidegger fait de l'angoisse le fond même de l'existence humaine, le revers de la liberté fondamentale que nous avons à nous déterminer nous-même pour remplir le néant qui nous habite. J'existe comme une paroi autour de ce néant, et la conscience, sautillante sur le rebord de ce puits, s'angoisse comme on a le vertige. J'ai seulement peur du précipice, mais j'ai l'angoisse absolue de savoir que je peux m'y jeter dedans, tout seul, comme un con. L'angoisse et la liberté, pour la philosophie existentialiste, c'est un peu comme le sublime et la raison dans l'esthétique de Kant : une histoire de gouffre comme exemple probant.

Le sujet du conditionnel est, a priori, pieds et poings liés à la contingence. Mais chez Falk Richter, le « j'aimerais » appelle un « si » qui ne viendra jamais, un impossible « si » si l'on considère que l'angoisse est la condition même de l'existence, car souhaiter la fin de l'angoisse, ce serait comme souhaiter en finir, mort. Le conditionnel de *Rausch* manifeste alors la capitulation de l'imagination face au néant des possibles, le vertige au bord du gouffre, l'ivresse face aux désirs. Il faut dire que le vertige est une traduction possible du Rausch allemand. Bien sûr, il y a également, en toile de fond de la pièce, l'enivrant vertige de la spéculation, de la rentabilité, de la plus-value, de la surpuissance du moi individuel et de l'amour qui nous oblige avant tout à « être à la hauteur de l'exigence de la relation ». Mais là n'est pas le plus intéressant. Si on repliait la pièce sur elle-même, comme une feuille, nous aurions une forme symétrique parfaite : au conditionnel du « j'aimerais » et au souhait de quitter l'angoisse, la pièce se termine par une affirmation de la volonté, une liste de « je veux », portant uniquement sur des objets accessibles, concevables, enfin possibles. Si le « j'aimerais » anti-

cipe la déception et favorise la résignation, le « je veux » est le début de la rupture, la condition première de l'attente déçue.

Le « je veux » de *Rausch* est l'affirmation d'une volonté en forme de rouleau compresseur, bouclant la boucle des désirs inassouvis par une liste rythmique longue comme le bras de Morphée. Cette ivresse verbale, dont le lyrisme relève de la transe débordant toute raison, nous ramène à l'ivresse dionysiaque que décrit Nietzsche et qu'il oppose au principe apollinien comme on oppose l'ordre au désordre, le calme à la tempête, la mesure à la démesure. Ce débordement de l'individu est l'affirmation de la volonté humaine et naturelle contre toute contrainte sociale. Nietzsche fait d'ailleurs de Dionysos, dans la section 19 de *La Naissance de la Tragédie*, un « infailible justicier ». L'ivresse amoureuse du personnage de *Rausch* est avant tout une rébellion contre l'ordre établi, un juste désordre de l'émotion, anti-système, à l'endroit exact où la raison capitule au profit de l'angoisse. Le « je veux » est porté par un « infailible » amoureux dont la démesure ne faiblira pas, jusqu'à la brûlure s'il le faut, jusqu'à l'auto-destruction, au saut dans le vide. Il faut dire que la « ruée » est également une traduction possible du Rausch allemand, tout comme « bruit » ou « tumulte ». Le Rausch allemand, c'est une poussée enivrante hors de soi, dans le tonnerre de l'arrivée en terre inconnue.

Moi aussi « j'aimerais » autant que « je veux », et « SANS ANGOISSE » qui plus est, écrire sans me soucier de rien, sans me soucier de la vie plus ou moins dramatique qui est la mienne. Écrire sans sourciller, comme si l'écriture avait ce pouvoir de faire table rase de tout ce qui se sédimente dans le fond de l'être, en attente de résolution improbable.

Moi aussi j'aimerais, comme lui, « partir par l'écriture dans un autre monde, m'écrire à l'intérieur d'un autre monde qui me serait propre, lentement m'aventurer dans des instants que je n'ai encore jamais vécus, dans des rencontres que je n'ai encore jamais faites, dans un monde où pourrait se passer tout ce qui n'a pas lieu autour de moi et en moi. »

Savoir que je n'aurai jamais fini, mais que je veux, absolument.